

Il poursuivait fixement des yeux les graffitis de l'horreur sur sa peau comme pour gommer la marqueterie torturée de la chair et semblait parcourir une à une les veines creusées telles des oueds asséchés. Brusquement happé comme interloqué par une surprenante vision, le géôlier détourna son visage taurin. Au milieu du corps décharné, le sexe lambin – une virgule mal placée, inattendue, d'où coulait une vapeur liquide, cuivrée, chlorée. Une délétère souillure répandue sur le marbre chenu.

(Non, ne pleure pas. Tout passera. Tu verras. Je sais bien que tu n'oublieras jamais cette histoire. Entre ta flottante mémoire et ce lieu demeureront toujours ce blanc, cette tache, ces traces. Il y a comme ça des morceaux de souvenirs qu'un rien rallume, taraude. Aussi loin que se dépliera ton rêve tu rencontreras toujours ce goût de cendres. Comme toute chose qu'aucun pardon n'éteint. Tu auras beau te persuader de repousser la haine, d'expliquer, de comprendre, de mettre cela sur le compte des lois sauvages de la cité, de la nécessité des combats, de la violence politique. Tu auras beau conjurer ta douleur en écrivant des poèmes. Mais les éclairs resurgiront à tes yeux et les étincelles te brûleront de ces lambeaux de scènes, de tes cicatrices meurtries comme l'éternelle question de Job, Job des Écritures qui répétait indéfiniment à l'Éternel: "Mais quand je parle, ma souffrance demeure; si je me tais, en quoi disparaîtrait-elle?" Tu sais, Job des Gens du Livre, celui de la parabole de la souffrance qu'habitaient deux bouches: l'une pour la parole et l'autre pour le silence.)

Alger, novembre 1988

## Rachid MIMOUNI

Rachid Mimouni est né en 1945 à Boudouaou (ex-Alma), à 30 km à l'est d'Alger, d'une famille de paysans pauvres. Il fait une licence de sciences à l'université d'Alger (1968). Il a été enseignant à l'École supérieure de commerce puis à l'Institut national de protection et de développement industriel.

Après avoir rencontré beaucoup de difficultés à faire publier ses premiers romans, il édite à la SNED, en 1978, *Le Printemps* n'en sera que plus beau (réédité chez Stock en 1995). Il se décide ensuite à se faire éditer en France et publie le roman qui lui assurera un succès notoire, *Le Fleuve détourné* (Laffont, 1982). Il fait paraître, à nouveau à Alger, en 1983 à l'ENAL Une paix à vivre et en 1984, Tombéza, chez Laffont à Paris. Avec la diversification des maisons d'édition algériennes, l'éditeur Laphomic réédite à Alger, en 1985, les deux romans "parisiens". La Ceinture de l'ogresse paraît chez Laphomic en 1990. Il est alors un des romanciers les plus lus dans le pays. Il participe à de nombreuses manifestations culturelles, conférences, entretiens, colloques. Après 1993 et l'assassinat de Tahar Djaoui, il se décide à contrecoeur à quitter le pays et s'installe, avec sa famille, à Tanger. Il meurt en 1995 à Paris, des suites d'une hépatite aiguë.

Il a publié chez Stock des romans, comme *L'Honneur de la tribu* (1989), *Une peine à vivre* (1991), *La Malédiction* (1993), *Chroniques de Tanger* (1995) ainsi que d'autres ouvrages: un album sur Alger, *La Colline revisitée, accompagnant les dessins de Jacques Fernandez; un essai au Pré-aux-clers, De la barbarie en général et de l'intrégrisme en particulier* (Paris, 1992). Les éditions Stock ont réédité l'ensemble de son œuvre.

*La nouvelle a été choisie dans son recueil de 1990, La Ceinture de l'ogresse.*

## *Le gardien*

Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Est-ce que quelqu'un chercherait à me nuire? Je ne me connais pourtant aucun ennemi.

Si je limite mes rapports avec mes voisins d'immeuble, c'est parce que je suis naturellement réservé, et, connaissant la familiarité proverbiale de mes compatriotes, je ne tiens pas à voir mon intimité troublée par des sans-gêne.

Si j'ai décidé de ne plus adresser la parole à ma voisine de palier, c'est parce qu'elle me harcelait sans répit. Elle voulait transférer chez le célibataire que j'étais, au cours de belles noces, sa fille aînée, grasse et blanche comme une oie, afin de laisser un peu plus de place aux huit enfants suivants qui étouffaient dans leurs trente mètres carrés.

Si je ne fréquente plus guère mes collègues, c'est parce que je n'ai pas d'eux une haute opinion. Ils n'ont aucune conscience professionnelle et négligent leur travail. Ils traînent leur ennui à longueur de journée puis, dès la fermeture, se dépêchent de disparaître pour aller s'adonner à leur occupation favorite: le tiercé, l'alcool ou la prière. Ce n'est pas mon cas, car j'aime mon métier.

Si je ne respecte guère mon supérieur, c'est parce que j'ai eu à constater son incompetence et sa légèreté. Ce jeune ingénieur agronome, spécialiste des cultures en terres arides, s'est retrouvé, par un coup de génie de notre bureaucratie, directeur des espaces verts de notre ville. Il se considère en exil et ronge son frein en attendant d'aller fertiliser le désert.

— Je ne désespère pas, m'a-t-il confié un jour. Ils finiront bien par accepter ma mutation. Entre-temps, l'essentiel est de ne pas provoquer de remous politiques.

Il se montre si aboulique qu'au rythme où se dégradent nos parcs, c'est ici même et sous peu qu'on aura besoin de ses connaissances.

Je suis gardien au Parc de la Liberté. Croyez-moi, ce n'est pas une sinécure, comme vous venez de le penser. Je vais vous expliquer.

Mon père lui-même y officia longtemps et je me souviens de mes premières promenades d'enfant émerveillé par la seraine luxuriance de la verdure. Il m'enseigna patiemment le nom de chaque variété d'arbre et de fleur ainsi que sa provenance, souvent lointaine. Ces consonances étranges de plantes et de pays excitaient mon imagination qui prenait son envol pour me mener vers des contrées paradisiaques. Il me laissait rêver en hochant la tête de satisfaction. Alors que la plupart des parents hâtaient le pas à l'approche de la statue dénudée, traînant par le poignet leurs bambins curieux, mon père me fit découvrir les charmes de l'Aphrodite noire. Je ne devais par tarder à tomber amoureux moi aussi de la déesse, espérant prendre la relève de mon géniteur le jour où sonnerait pour lui l'heure de la retraite. Mais il s'en alla trop tôt, emporté par les complications d'une sévère bronchite, et le poste fut confié à un de ses confères.

A l'issue de ma formation, je fus affecté au Jardin du 1<sup>er</sup> novembre, situé dans le quartier le plus populeux de la ville. Imaginez un vaste terrain vague délimité par un simple grillage. Aucune plante n'y a jamais pu pousser. Les raids dévastateurs de l'innombrable marmaille locale qui préférerait disposer d'un terrain de football eurent raison de mes tentatives. Tout ce que j'ai essayé de planter a été foulé aux pieds. J'eus tôt fait de demander ma mutation.

Il m'a fallu patienter dix-huit mois. Je faillis, durant l'inter-valle, devenir bigot ou poivrot, n'étant guère porté sur les jeux de hasard.

Le jour de mon installation au Parc de la Liberté fut le plus beau de ma vie. Mon prédécesseur, qui prenait sa retraite, m'observa longuement d'un air désabusé avant de me tendre les clés d'un geste réticent.

— Je suis bien conscient, lui ai-je dit, de l'honneur qui m'échoit d'assurer votre succession. Vous-même avez reçu ces clés de mon père qui m'apprit que ce parc est un véritable jardin d'acclimatation, riche de soixante-dix-huit variétés d'arbres exotiques et de cent vingt et une plantes et fleurs, et parmi les plus rares et les plus délicates. Je peux, séance tenante, vous citer leurs noms et origines. Je connais la biographie détaillée de tous les sculpteurs qui ont peuplé ce lieu de sylphides et de déesses, dont la superbe Aphrodite noire. Par conséquent, je mesure l'ampleur de la tâche qui m'attend si je veux me montrer digne de vous.

Mon interlocuteur me gratifia d'un large sourire.

— Je crois que je vais pouvoir aller me reposer le cœur en paix. Je reviendrai souvent vous voir.

Oui, j'étais heureux. J'avais enfin réalisé mon rêve d'enfant et le sourire du vieil homme venait de me confirmer dans mon nouveau poste.

Non, je n'avais pas choisi un poste de tout repos et je n'allais pas tarder à en découvrir les nombreuses complications. Formellement, je suis seulement chargé d'assurer le gardiennage pendant les heures d'ouverture au public. L'entretien incombe à un service spécialisé de la municipalité. Mais, trois jours après ma prise de fonction, je n'avais pas vu la moindre moustache de jardinier. Craignant de voir dépérir ma verdure, je m'en fus signaler cette absence à mon directeur.

— Normal, me rétorqua ce dernier. Aucun de nos jardiniers ne cultive de moustache.

— Les plantes doivent être arrosées, lui fis-je remarquer, sinon elles vont mourir.

— Je veux bien. Mais où trouver de l'eau?

Il est bien connu en effet que la ville souffre d'une pénurie d'eau chronique.

— N'y a-t-il pas de camions-citernes ?

— S'il n'y a pas d'eau, à quoi bon des citernes ? me répondit-il. Seules les trois fontaines romaines permettent à la population d'étancher sa soif. Sans les vestiges de ces lointains conquérants, nous serions tous, hors les poivrots, en train de titer la langue. Tu as pu constater que chaque matin, devant chaque source, s'étire une interminable queue de porteurs de seaux. L'apparition d'un camion-citerne provoquerait une émeute. Je ne veux pas de ça.

Je faillis lui faire remarquer qu'il tenait là le plus efficace moyen de se faire muter dans la région la plus désolée du pays.

— Mais si nos concitoyens, continua-t-il, ne peuvent boire à satiété, pas même les ivrognes vu le prix de la bière, ils semblent en revanche atteints d'une effarante boulimie. On peut en juger par les montagnes de débris qui encombrant les trottoirs. Ce que voyant, le maire, qui n'est pas un idiot, a reconverti tous les camions-citernes en camions à ordures. Ce que voyant, moi qui le suis encore moins, j'ai reconverti tous mes jardiniers en peintres. Armés de pinceaux, ils sont désormais chargés de teindre en blanc tous les troncs de tous les arbres de la ville. Ça fait pimpant. Le maire en est ravi. Veux-tu que j'envoie une escouade de ces blanchisseurs dans ton parc ?

Après deux jours d'hésitation, je pris le parti d'aller chercher le tuyau d'arrosage sur une bouche d'incendie d'une rue proche. Mais après avoir tourné le bouton, je n'entendis qu'un râle d'agonisant. Pas d'eau. Je me demandai dans quel travail on avait pu reconvertir les pompiers de la ville.

Je décidai donc, rentré chez moi, d'installer mon lit dans la salle de bain. Je dormais tout habillé. Au premier gouillement du robinet resté ouvert, je sautais sur mes pieds. Eau bénie, plus attendue que l'arrivée du Messie ! Le miracle

se produisait selon les pures lois du hasard, mais bien entendu jamais avant minuit. Tandis que mes voisins d'immeuble réveillés se hâtaient de remplir tout ustensile creux, je dévalais les escaliers en courant et me précipitais vers le parc pour arroser mes arbres rarissimes et mes fleurs qui commençaient à se faner. Je courais ainsi irrégulièrement le risque de me briser l'échine en glissant sur une marche dans la cage mal éclairée.

Les parcs sont des lieux généralement fréquentés par des citadins amoureux de la nature ou de leurs semblables. Mais dès mon installation je m'aperçus que ceux qui peuplaient mon domaine se recrutaient surtout parmi les gens pressés. En effet, devant les capricieux détours d'une rue ivre, la traversée du jardin offrait un raccourci tentateur. Je ne voyais passer que des ménagères aux couffins lourdement chargés, des fonctionnaires tard levés qui enjambaient mes massifs de primevères en surveillant leur montre, des écoliers désinvoltes qui en se poursuivant piétinaient mes plates-bandes de jonquilles. Jamais ces gens au temps précieux n'eurent le moindre regard pour mes rosiers épanouis ou le charmant Cupidon qui espérait leur admiration.

Un matin, en prenant mon service, je le vis qui pleurait. Ce n'était pas de déception mais de douleur. Je me rendis compte qu'il avait été castré. Je n'en fus guère étonné. Je sais depuis longtemps que mes concitoyens vivent leur sexualité comme un péché. Ils fornicquent comme des boucs en rut, mais dans l'obscurité et les yeux fermés. Ainsi, au matin, leur conscience a moins de peine à censurer le souvenir de leurs furies nocturnes. Tout objet pouvant titiller leur mémoire leur devient intolérable. C'est à peine s'ils ne s'étonnent d'avoir des enfants.

Ce déplorable incident m'obligea à aller revoir mon directeur.

— Mon parc ne sert que de lieu de passage. Je viens vous demander l'autorisation de fermer une de ses deux portes.

— Serais-tu un contre-révolutionnaire ?

— Mon Dieu, je n'y ai jamais pensé. Pourquoi donc ?  
 — Ces gens que tu dis pressés sont des prolétaires qui triment à longueur de journée, tenus de se lever à six heures du matin pour ne retrouver leur foyer qu'à la nuit tombée. Ce parc a donc au moins l'avantage de leur faire gagner quelques minutes de sommeil. Je ne veux pas de conflit avec les masses laborieuses.

— Non.  
 — Comment non ?  
 — Il ne peut s'agir d'eux. Le parc ouvre à neuf heures et ferme à dix-neuf. C'est trop tard ou trop tôt.

— Ah bon ? Dans ce cas, je suis d'accord.  
 Caché derrière le rideau de jasmin, je pris plaisir à entendre pester devant la grille cadénassée les habitués de la traversée. Déçus, ils durent rebrousser chemin. Je faillis même me laisser attendre par le dépit d'une vieille dame qui, lestée de son panier de provisions, avait buté contre les barreaux. Je remarquai que même mon voisin le fleuriste me faisait grise mine. Je le tenais pourtant pour un homme fréquentable et il m'arrivait souvent le matin, avant d'ouvrir, de passer quelques minutes à échanger avec lui des considérations sur les incuries municipales.

Le jour où je le vis pour la première fois s'activer sur le curieux renforcement qui ménageait la clôture du parc, je le pris pour un employé communal. Je m'en fus lui demander s'il était jardinier.

— Dieu me garde ! me répliqua-t-il. C'est un métier bien trop pénible.

— Qu'est-ce que tu fais là, alors ?  
 — Le maire, qui est mon cousin, a fini par m'attribuer ce petit carré de terrain qui ne servait à rien.

— Pour en faire quoi ?  
 — Un kiosque à fleurs. Je ne suis donc pas jardinier mais je compte faire commerce des produits des jardins. C'est bien plus rémunérateur et bien moins fatiguant.

— Tu es fou ? Tu feras faillite en quelques jours. Les habitants de cette ville ne se préoccupent que de leur ventre. On ne voit fleurir que les fast-food et les pâtisseries. Pour le prix d'une rose à contempler, ils préféreront alourdir leur estomac d'une tarte. D'autant qu'avec la pénurie d'eau, chaque fleur doit valoir son pesant d'or.

— J'ai mon idée, me souffla-t-il jovialement.  
 Je dois avouer que j'éprouvais une particulière sympathie pour cet original.

— Tes affaires marchent bien ? lui demandais-je chaque matin.

Pour toute réponse, il se frottait les mains en jubilant. Il n'approuva pas ma décision.

— Pourquoi as-tu choisi de fermer cette porte plutôt que celle du bas ?

Le fleuriste ne m'adressa plus la parole mais cela ne m'affligea pas outre mesure. En fait, je n'ai regretté que la disparition de l'affable jeune homme qui, en fin d'après-midi, allant acheter son journal étranger, n'oubliait jamais de me décerner quelque compliment sur la tenue de mon parc.

Ainsi débarrassé des indésirables, j'eus la joie de voir mon havre de verdure retrouver sa quiétude et sa sérénité. Les trois retraits qui venaient chez moi agrémenter leur oisiveté m'adressèrent des sourires reconnaissants. Mon prédécesseur approuva mon initiative.

Ce furent mes seuls visiteurs pendant plus de deux semaines. Et puis, un jour, je vis le premier couple d'amoureux hésiter devant l'entrée. Ils aventurèrent finalement leurs pas parmi les allées, firent précautionneusement le tour du lieu, s'assirent un instant sur un banc puis s'éclipserent. Ils revinrent le lendemain, déjà plus assurés puisqu'ils se tenaient la main. A leur troisième apparition, ils allèrent s'installer dans la discrète retraite que ménageait l'épais rideau de jasmin. Là, ils se permirent enfin d'épancher une tendresse trop longtemps corsetée par l'hostilité des rues. Lorsqu'ils me



rencontraient, ils détournèrent le regard, comme honteux, alors que mon sourire leur confirmait que je continuerais à protéger leurs rares moments d'intimité.

Quelque temps plus tard, j'eus droit à mon second couple. La jeune fille portait une robe ridicule d'enfant trop vite grandie mais ses grands yeux clairs et naïfs rayonnaient de charme. Ce fut ma préférée. Ses fréquents accès de mélancolie la rendaient encore plus attirante. Elle parlait très peu, se contentant d'écumer du regard le visage de son compagnon dont elle sirotait les paroles comme une rare liqueur. Elle devait l'aimer beaucoup. En revanche, je n'avais que peu de sympathie pour le jeune homme à la moustache avantageuse qui ne cessait de pérorer. Je le soupçonnais de n'être qu'un freluquet. Je ne me trompais pas. Je le vis quelques semaines plus tard arriver dans mon parc au bras d'une nouvelle compagne, encore plus arrogant que de coutume. Je n'ai pas l'habitude d'importuner mes amoureux mais ma mine sévère fit clairement comprendre au godelureau qu'il n'était plus le bienvenu chez moi. Le séducteur n'osa plus reparaitre.

Je crois que les gens qui s'aiment possèdent une prescience qui les aide à déceler les lieux accueillants. Les tourtereaux affluèrent chez moi. Mon parc se mit à bruite de baisers furtifs, de rires, de serments murmurés, de promesses attendries. Bien sûr, il y eut quelques accrocs. Certains eurent le mauvais goût de profiter de l'asile que je leur offrais pour rompre. Il y eut des larmes et des sanglots. J'en fus outré et peiné. D'autres se montrèrent d'une touchante fidélité, entre eux et envers moi. Mais leur longue assiduité finissait par m'inquiéter.

Un jour, je remarquai un petit carton blanc coincé dans la saignée du bras droit d'Aphrodite. C'était une invitation à un mariage. Je ne manquai d'y assister. Le bellâtre que j'avais dissuadé de continuer à fréquenter mon parc vint m'accueillir. Il avait renoué avec son Aphrodite et j'ai la vanité de croire que mon attitude l'y avait aidé.

Et chaque jour je voyais mes couples s'enivrer de tendresse et d'odeur de jasmin, se pencher vers les œillets épanouis, caresser du regard la déesse qui, du haut de son socle, semblait veiller sur leur concorde.

Cela ne dura pas, vous devez bien vous en douter.

Un matin, en entrant dans mon parc, j'eus la plus désagréable surprise de ma carrière. La tête d'Aphrodite était badigeonnée de peinture blanche. Quelle horreur ! Son masque laqué la rendait repoussante de laideur. Ce spectacle grotesque risquait d'effaroucher mes amoureux. Je me dépêchai d'aller acheter un bidon d'essence de térébenthine et un chiffon. Je passai ma matinée à effacer l'enduit. Mon minutieux nettoyage achevé, ma statue m'adressa un sourire en récompense de ma peine.

Je m'en fus par la suite occuper le refuge préféré des soupirants pour réfléchir à mon aise. Quel pouvait être l'auteur de cette plaisanterie de mauvais goût ? Ma voisine de palier dont j'ai dédaigné la fille incolore et dodue et qui répandait de sournoises allusions sur la bizarrerie de mes mœurs ? Elle m'accusait d'entretenir de perverses relations avec Aphrodite, prétendant que je préférerais le marbre dur et noir à la chair tendre et blanche. Devais-je soupçonner le fleuriste dont l'éventaire n'avait pas cessé de s'appauvrir et le commerce de péricliter depuis la fermeture de la grille ? Fallait-il en conclure que l'idée qui le faisait jubiler consistait à se fournir gratuitement chez moi ? L'amateur de journaux étrangers qui, découragé par le détour, avait dû renoncer à sa lecture favorite serait-il impliqué ? Étais-je en droit de suspecter quelque machiavélique manœuvre de mon prédécesseur jaloux de mon succès ? Serais-je l'objet d'un complot fomenté par un collègue désireux d'occuper ma place ?

Un peintre qui traînait dans la rue adjacente avec son bidon et son pinceau essuya mes premières vagues de fureur. Le pauvre homme me certifia qu'il se contentait d'appliquer les ordres du directeur des espaces verts en maculant de blanc

les troncs d'arbres et qu'il n'avait jamais pénétré dans mon jardin.

Mille questions se bousculaient dans mon esprit et mon trouble n'échappa pas à mes couples. Après une nuit peuplée de cauchemars dans ma salle de bain, je retrouvai à nouveau blanchi le visage de ma statue. La récidive excluait l'hypothèse d'une plaisanterie. Devant la gravité de l'attentat, je décidai de fermer aussitôt le parc pour aller rendre compte à mon directeur.

Il était ce jour-là d'une jovialité particulière. Il m'apprit qu'il avait bon espoir d'obtenir sous peu sa mutation. Ma mine chiffonnée ne parvint pas à ternir sa joie. Il se mit à rêver en ma présence en dépit de mes fréquents toussolements d'impatience. Il disserta longuement sur son projet d'introduire la culture des bananes dans le désert.

— Au prix où se négocient chez nous ces fruits exotiques, m'affirma-t-il, un hectare de sable se révélera plus rentable qu'un puits de pétrole.

Il accepta enfin de s'enquérir de l'objet de ma visite. Mon rapport transforma sa bonne humeur en franche hilarité.

— Il n'y a pas lieu de s'alarmer, me dit-il. C'est sûrement le fait d'un plaisantin.

— Il a recommencé la nuit dernière.

— C'est donc un plaisantin récidiviste.

— Je ne comprends pas pourquoi il s'en prendrait précisément à Aphrodite.

— C'est sans doute un plaisantin amateur d'art.

— Et pourquoi lui teindre la tête en blanc ?

— C'est un plaisantin raciste.

Je faillis faire remarquer à mon supérieur que je n'avais guère le cœur à apprécier ses boutades. Je lui proposai de déposer une plainte pour déprédation de biens publics.

— Une plainte contre qui ?

— Contre X. J'ai laissé les choses en l'état pour qu'on puisse établir le constat.

— Les policiers te renverraient à ta verdure. Ils ont trop à faire avec les victimes de chair pour se consacrer à celles de marbre. Tu sais bien que nos intolérants bigots ne cessent d'agresser les femmes dans les rues, prétextant leurs tenues osées. Quelle serait leur réaction s'ils s'apercevaient que ton Aphrodite n'a aucune tenue ? Même de marbre, ses charmes, impudiquement exposés, provoqueraient leur fureur. Non, crois-moi, son cas est indéfendable. Leurs prêches risquent de nous prendre pour cible et je ne veux pas cela. Ce n'est pas le moment. Je tiens à ma mutation.

— Alors que faire ?

— On pourrait ériger autour d'elle une grille de protection.

— Aphrodite emprisonnée ?

— La couvrir d'une bâche ?

— Aphrodite voilée ?

— La déboulonner et la ranger dans une remise communale ?

— Aphrodite déportée ?

— En définitive, je crois que le meilleur moyen de décourager ce farceur est de la laisser jouir du fruit de son activité nocturne.

— Mais ce n'est pas possible !

— Pourquoi donc ?

— Sa tête jure avec le reste de son corps. Elle en devient effrayante.

— Vraiment ?

— Essayez de vous imaginer une tête blanche et tout le reste du corps noir.

— J'ai une idée, hurla mon directeur, le visage illuminé.

— Oui ?

— Tu vas teindre en blanc tout le reste du corps. Le peintre nocturne en sera marri.

— Ce serait contre nature. Le marbre n'est pas fait pour être enduit de vinyle. Cela ferait fuir tous mes amoureux.

— Tes amoureux ? Aurais-tu transformé ce lieu de loisir en un lieu de dépravation ? Si les dévots de la ville découvrent ce

qui s'y passe, ce sera Sodome et Gomorrhe. A leurs yeux, tu auras ajouté l'hérésie à la luxure. Car il ne faut pas oublier que notre religion interdit l'idolâtrie. Elle affirme qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et ta déesse païenne chutera du haut de son piédestal.

— Faut-il aviser le maire ?

— Surtout pas. Si notre édile municipal est un superbe ignare, il n'en est pas stupide pour autant. Il sait qui vote pour lui, et son mandat arrive à terme. Pour se rallier les suffrages des prosélytes, il est capable de transformer ce lieu de détente en un lieu de culte. Et tu te retrouveras muni d'un pot de peinture et d'un pinceau en train d'errer le long des rues.

J'avais fini par comprendre que mon directeur, tout à la joie de son prochain départ, s'en lavait les mains.

A mon retour, je passais devant le fleuriste qui me suivit des yeux en ricanant.

— J'ai décidé de me reconverter en droguiste, me lança-t-il. On pourra trouver chez moi des pots de peinture de toutes couleurs et les meilleurs pinceaux. Je vendrai même du diluant, pour ceux que ça intéresse.

Ma résolution se conforta pendant que je nettoyais Aphrodite : j'allais désormais passer mes nuits derrière le rideau de jasmin à guetter le prédateur. Je voulais le surprendre en flagrant délit.

Rentré chez moi après la fermeture du parc, j'avalai rapidement mon repas puis ressortis muni d'une couverture. Debout sur le palier, ma voisine me regarda descendre en ricanant.

— Vous feriez mieux de la déboulonner et de la mettre directement dans votre lit, me dit-elle. Ça ne doit pas être très commode de grimper sur son socle afin de l'étreindre. Les ébats en plein air ne conviennent plus à votre âge, sans compter l'humidité nocturne qui réveillera la douleur de vos reins.

Je m'aperçus en effet que l'automne avait rendu les nuits fraîches. Ma mine chiffonnée par le manque de sommeil

intrigua mes couples d'amoureux. Certains s'inquiétèrent de ma santé. Il y eut même un jeune homme qui me manifesta tant de sollicitude que je faillis lui confier mes soucis. Mais ma réserve coutumière reprit le dessus et je me tus.

Je savais que mes clients ne commençaient à arriver qu'à partir de dix heures. Aussi, après deux nuits de veille, je voulus profiter du répit matinal pour me reposer un peu. Après avoir ouvert la grille, je rejoignis donc la retraite que ménageait le rideau de jasmin. Lorsque j'ouvris les yeux, il était midi passé. Je me levai précipitamment, confus de m'être ainsi laissé prendre en défaut. Les sourires compréhensifs de mes visiteurs habituels excusèrent ma faute.

Mes rares moments de sommeil étaient tourmentés par des rêves sanglants. Je voyais souvent une mitrailleuse lourde cracher le feu sur une ombre qui s'enfuyait dans la nuit.

Le malfaiteur n'osa plus reparaitre et au bout d'une semaine je crus que ma détermination l'avait définitivement dissuadé de reproduire son forfait. Je commençai à m'interroger sur l'utilité de poursuivre mes gardes.

Au cours de ma neuvième nuit, alors que je somnolais en grelottant, une ample clameur m'éveilla. J'ouvris les yeux pour découvrir une ville en émoi. Il me fallut plusieurs minutes pour comprendre que cet éveil nocturne était dû à l'arrivée de l'eau. Je rejetai donc ma couverture pour aller brancher le tuyau.

Au matin, j'eus la mauvaise surprise de revoir le masque dont on avait affublé Aphrodite. J'en déduisis que le criminel avait mis à profit le moment où j'arrosais le parc pour récidiver.

J'ai donc décidé de ne plus quitter mon poste. Privés d'eau, les arbres se sont étiolés. Les fleurs sont mortes. Le rideau de jasmin s'est desséché. Mes amoureux, qui avaient perdu leur havre discret, ont déserté le lieu.

Tout périclita autour de moi. Constatant le désastre, mon prédécesseur passe devant moi en ricanant. Mais je suis déterminé à rester en sentinelle aussi longtemps qu'il le faudra.



allait s'agrandissant, et bientôt il ne resta plus au-dehors qu'un petit groupe d'esprits lents et de cœurs endurcis, ou simplement d'hommes que trop d'émotions avaient complètement hébétés. Ils devaient plus tard donner naissance à une petite minorité d'hérésiarques, qui s'exilèrent eux-mêmes dans une île aux pauvres ressources, plus par entêtement et par manque d'agilité dans l'esprit que vraiment par conviction.

Le gros du peuple décréta tout de suite qu'il formait l'orthodoxie. Quand les orthodoxes furent épuisés de se lamenter en cadence, ils écoutèrent un poète pleurer en phrases mélodieuses et déchirantes la mort du juste. Au dernier vers, le poète dit qu'il allait de ce pas prélever sur le cadavre un cheveu de sa tête pour le garder en souvenir à jamais et le léguer comme une relique vénérée aux enfants de ses enfants. Ce fut la rucée.

En moins de trois minutes, le corps fut dépouillé et rendu à la nudité de la mort. Aux derniers arrivés, il ne restait plus que la peau sur les os. Ils essayèrent d'enlever les ongles. Les plus zélés des fidèles se précipitèrent sur eux et il fallut pour les arrêter toute l'adresse de quelques comédiens de grand style, qui s'étaient déclarés prêtres de la religion nouvelle et déjà donnaient l'exégèse du dogme et de la loi.

On chercha les bourreaux (les vrais) pour leur crever les yeux et les livrer vivants aux fourmis rouges qui pullulaient aux abords de la ville, aux châtals, aux chiens errants : on les chercha longtemps, mais on ne les trouva pas. Il faut croire qu'ils avaient compris d'eux-mêmes.

## Mohammed DIB

*Né le 21 juillet 1920 à Tlemcen, dans l'Ouest algérien, Mohammed Dib meurt le 2 mai 2003 et est enterré à La Celle Saint-Cloud. Issu d'une famille d'artisans de la bourgeoisie cultivée tlemcénienne ruinée par la colonisation, il fait des études primaires et secondaires en français. A l'adolescence, il s'initie au tissage et à la comptabilité et exerce ensuite divers autres métiers.*

*Il arrive dans l'arène littéraire après la relative effervescence algéroise autour d'Edmond Charlot, éditeur-libraire. Il tâte du journalisme dans Alger républicain et dans Liberté, organe du parti communiste. Il publie son premier poème, "Véga", dans la revue Forge, fondée par Emmanuel Roblès, de retour à Alger après la guerre en 1947, numéro spécial, consacré à "la jeune poésie nord-africaine". Il a publié aussi dans un hebdomadaire algérois, TAM, le 22 mars 1947, une nouvelle, « L'Ami ». C'est en 1952 qu'il publie son premier roman, La Grande Maison, grâce aux rencontres de Sidi Madani où il a connu Francis Ponge et Jean Cayrol. Il participe aussi au rêve de Sénac pour la revue Soleil en janvier 1950 et la revue Terrasses en 1952.*

*Peu après la publication, à l'été 1954, de son second roman, L'Incendie, dont on a pu apprécier le souffle prémonitoire, Mohammed Dib prend part à la résistance, en particulier par ses écrits. En 1957, il publie son troisième roman, Le Métier à tisser. Entre-temps, et selon un rythme d'alternance auquel il restera fidèle jusqu'au bout entre les différents genres littéraires, il a publié son premier recueil de nouvelles, Au café, en 1955.*

*En 1959, expulsé d'Algérie par la police coloniale, il peut s'installer en France grâce à l'intervention d'Albert Camus, Jean*

Cayrol, André Malraux et Louis Guilloux. Cette même année paraît son quatrième roman, Un été africain.

En 1961, Ombre gardienne, son premier recueil de poèmes, est publié avec une préface de Louis Aragon. Une fois l'Indépendance acquise, l'écrivain estime pouvoir reprendre sa liberté d'écriture. Installé en France, il fait plusieurs tentatives de retour au pays qui se soldent par le silence des autorités sollicitées. En 1962, il publie Qui se souvient de la mer dont l'écriture déroute les lecteurs, plus portés vers un réalisme "décodable". Le rythme de publications est maintenu avec une régularité étonnante et une diversité de préoccupations et de choix de création passionnante : Cours sur la rive sauvage (1964), Le Talisman, recueil de nouvelles (1966), La Danse du roi (1968), Dieu en barbarie (1970), Formulaires, poèmes (1970), Le Maître de chasse (1973), Omneros, poèmes (1975), Habel (1977), Feu beau feu (1979), Mille hourras pour une gueuse, théâtre (1980), Les Terrasses d'Orsol (1985), Ô vive, poèmes (1987), Le Sommeil d'Ève (1989), Neiges de marbre (1990), Le Désert sans détour (1992), L'Infante maure (1994), La Nuit sauvage (1995), L'Aube Ismaël, récit poétique (1996), L'Enfant-jazz, poèmes (1998), Si Diable veut (1998), L'Arbre à dire, essai (1999), Le Cœur insulaire, poèmes (2000), Comme un bruit d'abeilles (2001), Simorgh, essai (2003).

De 1952 à 1980, M. Dib édite au Seuil; de 1985 à 1992 chez Sindbad; de 1994 à 2003 chez Albin Michel. L'ensemble de son œuvre est en cours de réédition à La Découverte.

Cette nouvelle, choisie avec Mme Colette Dib, est extraite de L'Arbre à dire.

## Une lecture de substitution: la station de la Vache

Dans ce douar du centre de l'Algérie, dont les habitants se trouvaient à peu près les seuls à connaître le nom, Hamadi ne disposait que de ses bras et de la force dont ils bouillaient. Il les mettait bien à la disposition de quiconque en voulait contre son repas du soir sinon celui de midi : mais pour un aussi petit endroit, on dénombrerait déjà trop de bras. Si loin de là qu'on la croyait, la France le sut, elle en voulait, elle, de ses bras, elle l'appela.

Et le voici aujourd'hui à pied d'œuvre dans un chantier de construction, à Paris même, oui monsieur. On n'y chôme ni ne traîne, pourtant on suffit tout juste à la tâche. Hamadi ne parle pas le français; il parle encore moins le parisien. Hamadi n'en a pas besoin; pour ce qu'il en a à faire... Il sait encore moins écrire et lire, dans aucune langue. Mais sur son lieu de travail il n'est pas un cas unique. Pour aller à son chantier depuis la chambre qu'il partage avec cinq autres de ses compatriotes, il a tout simplement inventé un système de lecture personnel. Il ne l'a cependant mis au point qu'avec l'aide et les conseils d'un ancien, comme lui locataire d'un lit dans la même turne. Un compagnon aux connaissances illimitées, aussi illettré qu'il soit lui-même, mais ô combien obligeant.

L'ayant, le premier jour, accompagné au métro, celui-ci y est descendu avec lui. Il lui a montré comment on s'y dirige, ce qu'on doit faire pour s'y reconnaître.

Puis le Hamadi reste seul au milieu de la foule. Il examine tout de tous ses yeux, enregistre les moindres détails de la

station. Une affiche publicitaire retient en particulier son attention. Plus grande que les autres, elle représente une vache d'une taille inconnue. Elle lui sourit, c'est de bon augure. Une image qu'il déchiffre donc sans difficulté, déjà familier qu'il est avec ce genre d'animal. Sans difficulté, elle se grave aussi dans son esprit avec boucles d'oreilles et sourire. Il est tranquille, pareille chose ne peut s'oublier.

Cela, en prévision du retour, une fois la journée de travail finie. Quant à l'aller, Hamadi n'a pas à s'en faire : ligne directe, terminus, il est arrivé.

Sans se douter qu'il a détourné le sens d'un signal conçu pour d'autres fins, il a baptisé sa station de métro : *station de la Vache*. Ce repère en tête, Hamadi, confiant, se rend à son travail ce premier jour et les suivants.

Tout va bien pendant quelque temps. Puis arrive un jour où, sur une ligne semblable à elle-même, le ramenant, le même train roule, continue de rouler, mais apparemment sans passer par la station de la Vache. Hamadi est pourtant sûr de n'avoir pas une seule seconde fermé les yeux comme il voit d'autres voyageurs le faire. Le métro s'est-il trompé de route par hasard ? Hamadi se trouve soudain replongé dans l'état d'angoisse des premiers temps. Il est là et, autour de lui, de nouveau se dresse un monde d'étrangereté jaloux de ses secrets, de ses signes, un monde qui lui a retiré sa confiance. Figé sur son banc, ne sachant que tenter, Hamadi passe des heures à rouler, à surveiller chaque station dans l'espoir de reconnaître à la fin celle de la Vache. Peine perdue. Il se fait tard déjà, le métro roule toujours. Hamadi ignorait qu'à un moment donné les affiches changent.

Lui revient alors en mémoire ce qu'on lui avait dit une fois à propos de sa station ; c'est quelque chose comme : *bou burnous*, l'homme au burnous, cette grande cape dont se couvrent les Bédouins. Il descend de son train n'importe où, au petit bonheur, et s'en va, accostant sur le quai une

personne après l'autre et bredouillant devant chacune les mêmes syllabes *bou burnous*.

Les gens n'essaient pas de comprendre son baragouin. Ils s'écartent sur son passage, méfiants, pressés. Sa dégainé ne leur dit rien qui vaille d'ailleurs, et de là à penser qu'ils ont affaire à un fou dangereux...

Jusqu'au moment où l'un d'eux, se laissant aborder, lui répond :

— Ah, la station Montparnasse ?

— Oui, m'sieu ! Oui, oui, m'sieu !

— Je vais te montrer ça.

C'est quelqu'un qui visiblement a vécu en Afrique du Nord : il fait reprendre le train suivant à Hamadi et l'accompagne jusqu'à la station qui, n'étant plus celle de la Vache, a repris son nom de *bou burnous*.

Aujourd'hui, le souvenir de tant de naïveté amuse Hamadi.

Au bout de quelques années, il n'a pas fait que mettre un peu d'argent de côté, mais il en a envoyé aussi au douar pour qu'on lui trouve une femme. Le mariage, célébré là-bas, en famille, sur sa demande, on lui expédie son épouse ensuite.

Elle arrive. C'est Yamna. Depuis qu'ils étaient enfants tous deux, s'il la connaît ! Elle a vite fait de lui donner un garçon, Samad, et une fille, Houria — une houri. Yamna ne sait ni lire ni écrire dans aucune langue, mais elle apprend à parler le français avec ses enfants, qu'elle conduit d'abord à la crèche, puis à l'école maternelle, puis à l'école primaire. Au lycée, puis à la faculté, ils vont seuls, ils n'ont plus besoin d'elle.

Faisant les courses dans son quartier, Yamna y attrape aussi un peu en désordre, des locutions qui ne s'apprennent pas à l'école et où éclate le génie d'une langue. Malgré cela, elle meurt d'une maladie, inconnue des médecins, qui n'a rien à voir avec le corps mais beaucoup à voir avec le *khater*, qu'on traduirait par *caractère*. Ainsi a-t-elle retrouvé le chemin du retour au pays, où elle est allée se faire inhumer.

station. Une affiche publicitaire retient en particulier son attention. Plus grande que les autres, elle représente une vache d'une taille inconnue. Elle lui sourit, c'est de bon augure. Une image qu'il déchiffre donc sans difficulté, déjà familier qu'il est avec ce genre d'animal. Sans difficulté, elle se grave aussi dans son esprit avec boucles d'oreilles et sourire. Il est tranquille, pareille chose ne peut s'oublier.

Cela, en prévision du retour, une fois la journée de travail finie. Quant à l'aller, Hamadi n'a pas à s'en faire : ligne directe, terminus, il est arrivé.

Sans se douter qu'il a détourné le sens d'un signal conçu pour d'autres fins, il a baptisé sa station de métro : *station de la Vache*. Ce repère en tête, Hamadi, confiant, se rend à son travail ce premier jour et les suivants.

Tout va bien pendant quelque temps. Puis arrive un jour où, sur une ligne semblable à elle-même, le ramenant, le même train roule, continue de rouler, mais apparemment sans passer par la station de la Vache. Hamadi est pourtant sûr de n'avoir pas une seule seconde fermé les yeux comme il voit d'autres voyageurs le faire. Le métro s'est-il trompé de route par hasard ? Hamadi se trouve soudain replongé dans l'état d'angoisse des premiers temps. Il est là et, autour de lui, de nouveau se dresse un monde d'étrangereté jaloux de ses secrets, de ses signes, un monde qui lui a retiré sa confiance. Figé sur son banc, ne sachant que tenter, Hamadi passe des heures à rouler, à surveiller chaque station dans l'espoir de reconnaître à la fin celle de la Vache. Peine perdue. Il se fait tard déjà, le métro roule toujours. Hamadi ignorait qu'à un moment donné les affiches changent.

Lui revient alors en mémoire ce qu'on lui avait dit une fois à propos de sa station ; c'est quelque chose comme : *bou burnous*, l'homme au burnous, cette grande cape dont se couvrent les Bédouins. Il descend de son train n'importe où, au petit bonheur, et s'en va, accostant sur le quai une

personne après l'autre et bredouillant devant chacune les mêmes syllabes *bou burnous*.

Les gens n'essaient pas de comprendre son baragouin. Ils s'écartent sur son passage, méfiants, pressés. Sa dégainé ne leur dit rien qui vaille d'ailleurs, et de là à penser qu'ils ont affaire à un fou dangereux...

Jusqu'au moment où l'un d'eux, se laissant aborder, lui répond :

— Ah, la station Montparnasse ?

— Oui, m'sieu ! Oui, oui, m'sieu !

— Je vais te montrer ça.

C'est quelqu'un qui visiblement a vécu en Afrique du Nord : il fait reprendre le train suivant à Hamadi et l'accompagne jusqu'à la station qui, n'étant plus celle de la Vache, a repris son nom de *bou burnous*.

Aujourd'hui, le souvenir de tant de naïveté amuse Hamadi.

Au bout de quelques années, il n'a pas fait que mettre un peu d'argent de côté, mais il en a envoyé aussi au douar pour qu'on lui trouve une femme. Le mariage, célébré là-bas, en famille, sur sa demande, on lui expédie son épouse ensuite.

Elle arrive. C'est Yamna. Depuis qu'ils étaient enfants tous deux, s'il la connaît ! Elle a vite fait de lui donner un garçon, Samad, et une fille, Houria — une houri. Yamna ne sait ni lire ni écrire dans aucune langue, mais elle apprend à parler le français avec ses enfants, qu'elle conduit d'abord à la crèche, puis à l'école maternelle, puis à l'école primaire. Au lycée, puis à la faculté, ils vont seuls, ils n'ont plus besoin d'elle.

Faisant les courses dans son quartier, Yamna y attrape aussi, un peu en désordre, des locutions qui ne s'apprennent pas à l'école et où éclate le génie d'une langue. Malgré cela, elle meurt d'une maladie, inconnue des médecins, qui n'a rien à voir avec le corps mais beaucoup à voir avec le *khater*, qu'on traduirait par *caractère*. Ainsi a-t-elle retrouvé le chemin du retour au pays, où elle est allée se faire inhumer.

Maintenant, Hamadi est à la retraite. Il sort peu de son deux pièces-cuisine et uniquement pour aller s'asseoir sur un banc du square voisin où, durant des heures, il s'amuse à jeter des morceaux de pain à des pigeons. Ces oiseaux le reconnaissent, croit-il, car nombreux à être attirés, aussitôt ils lui font fête, leurs volées se multiplient, grossissent, l'entourent d'un nuage vibrant, frouant. Avec ces bestioles, les mots ne sont pas nécessaires. Et, de toute façon, il n'y a pas de mots pour exprimer le bonheur qu'il éprouve au milieu des battiments de ces myriades de paires d'ailes.

Hamadi revoit ses anciens compagnons de travail. De loin en loin, certes. Comme des liens de famille ont pourtant fini par se nouer entre eux et remplacer la famille laissée au pays. D'un autre côté, chaque dimanche, un couscous préparé par ses soins les réunit, lui, son fils Samad et sa fille Houria, la houri. Ils ne viennent pas que pour ça, il le sait. Un beau jour, sa houri lui apprend qu'elle est nommée professeur de lettres. Lui, la réflexion qu'il a : elle va écrire les lettres des personnes qui, comme moi, sont incapables de les écrire elles-mêmes ; ma fille aura sa récompense au ciel.

Elle rit en l'entendant exprimer tout haut ce qu'il pense.

— Non, papa!

Elle lui explique ce que c'est que d'être professeur de lettres. Il n'y comprend mot et ne dit mot. Le fils, lui, est médecin dans un hôpital, une chose au moins guère difficile à comprendre.

Ne se mêlant pas à la conversation, il préfère les écouter parler, quoi qu'il en soit. Dans son village, qu'il a quitté, qu'il n'a pas fui, il était déjà un garçon silencieux. Peut-être l'est-il devenu un peu plus depuis qu'il est ici.

Chose curieuse au regard des autres, il lui arrive soudain d'élever la voix sans rime ni raison, comme au sortir d'un rêve éveillé, et de proclamer que s'il y a un homme pour connaître Paris, et dans les coins, c'est bien lui ; n'en a-t-il pas construit ou reconstruit des quartiers entiers de ses propres mains et,

pour y circuler, dans ce Paris, il en remonterait à ceux qui y sont nés ; par exemple, si tu te trouves à *bou burnous*...

Patiemment, avec son rire qui se répand en perles chatoyantes, Houria le reprend chaque fois :

— Montparnasse, papa.

Et lui, il répond qu'il ne fait que dire comme elle : *bou burnous!*

— Non, papa, Montparnasse, Montparnasse. Répète.

Alors il serre les lèvres, les avance en une moue creusée de rides ; il n'ajoute rien, son regard se retire et l'on ne sait plus à quoi il pense. Il n'est pas fâché, on n'a pas le droit de se fâcher contre ses enfants, Dieu ne le permet pas. Lui, pour sûr, n'a pas appris à parler le français, et il ne sait ni écrire ni lire dans aucune langue.



Leïla SEBBAR

*Née en 1941 à Aflou, en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française, Leïla Sebbar vit à Paris et collabore au Magazine littéraire et à diverses revues.*

*Romancière et nouvelliste, elle a publié, entre autres : la trilogie romanesque Shérazade (Stock), Le Silence des rives (Stock, 1993), Lettres parisiennes, avec Nancy Huston (1986, rééd. J'ai lu, 2001) et des recueils de récits d'enfance dont elle a assuré la coordination, tel Une enfance algérienne en 1997 (rééd. Folio, 1999).*

*Ses derniers titres publiés : Soldats (Seuil, 1999, Points virgule, 2004) – La Seine était rouge, Paris, octobre 1961 (Thierry Magnier, 1999, 2003) – Femmes d'Afrique du Nord, Cartes postales 1885-1930, avec Jean-Michel Belorgey (Bleu autour, 2002) – Marguerite, roman, et Le Chinois vert d'Afrique (rééd. Folies d'encre, Éden, 2002) – Je ne parle pas la langue de mon père, récit (Julliard, 2003, Prix France-Algérie, 2003) – Journal intime et politique, collectif (L'Aube/Literra 05, 2003) – Sept filles, nouvelles (Thierry Magnier, 2003) – Les Algériens au café, nouvelles, collectif, dessins de Sébastien Pignon (Méditerranées, Al Manar, 2003) – Mes Algéries en France, Carnet de voyages (Bleu autour, 2004)*  
*La nouvelle retenue est inédite.*